

LES PETITES
MAISONS.

PIECE EN UN ACTE.

Représentée à la Foire S. Germain,
1732.

Tome IX.

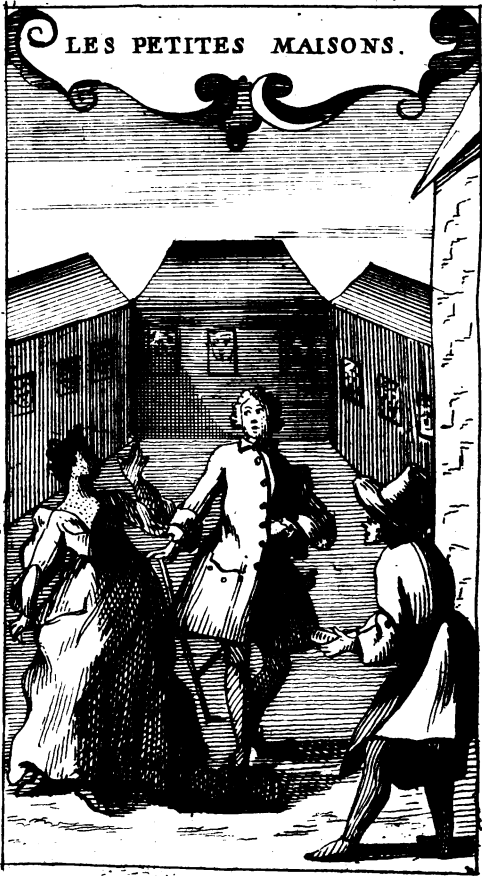
OO

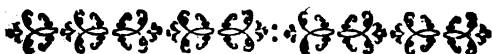
NOMS DES ACTEURS.

LEANDRE, Gentilhomme.
LEONORE, aimée de Leandre.
ARLEQUIN, valet de Leandre.
PIERROT, valet, ami d'Arlequin.
UNE JEUNE FILLE.
UN PAYSAN PRETENDU FOU.
FOUS.
UN PROCUREUR.
UNE COMTESSE imaginaire.
UN CALOTIN, bel Esprit.
UNE GUERRIERE.
UNE FOLLE Romanesque.
UN APOTICAIRE.
UNE FILLE Poëte.
TROUPE de fous & de folles.

La Scene est à Paris aux Petites Maisons.

LES PETITES MAISONS.





SCENE II.

PIERROT, ARLEQUIN.

PIERROT.

AH! je me promene.

ARLEQUIN.

C'est ce qui me paroît; & à quoi rêves-tu en te promenant?

PIERROT.

A rien.

ARLEQUIN.

Peut-on sçavoir ce qui t'amene en ces lieux?

PIERROT.

J'ai donné un petit rendez-vous à la fille de notre Maître, & en l'attendant je me promene.

ARLEQUIN.

Tu es donc amoureux?

PIERROT.

Eh pardi ouï, mais j'en enrage ; il me semble avis que depuis que ce petit drôle d'amour m'est tombé sur la poitrine, je suis tout autre ; je ne mange plus, je ne bois plus, je ne dors plus, & j'ai toujours quelque chose là qui me remuë & qui m'embarasse. Je ne sçais, mais je suis tout obsterné.

ARLEQUIN.

Peste soit de la bête.

PIERROT.

Oh dame moi, je suis drôle ; voyez-vous ? un rien me tribouille toute la machine.

ARLEQUIN.

Est-elle jolie, ta maîtresse ?

PIERROT.

Oh ouï, elle a deux yeux, un nez, une bouche, deux oreilles, un... Oh elle a tout ce qu'il lui faut.

ARLEQUIN.

Eh mais, animal, il n'y a personne qui

O o iij

n'ait tout cela : je te demande si tout cela est joli.

PIERROT.

Eh ouï, ouï, je m'en vais lui dire comme tout cela est fait, & puis après il voudra mettre la pate dessus, & il faudra que je rengaine mon compliment, si ma maîtresse le trouve plus joli que moi; oh que nenni, je ne suis pas si sot, tout bête que je suis.

ARLEQUIN.

Il y paroît.

PIERROT.

Si je ne voulois pas l'épouser, je ne serois pas si jaloux; je ne ressemblerai pas à mon pere; il disoit par tout tant de belles choses de ma mere qu'on l'a fait cocu: n'allez pas redire cela, entendez-vous? c'est un secret de famille.

ARLEQUIN.

Il est en bonnes mains, ce secret-là; voilà un drôle qui n'a gueres d'esprit pour être le fils d'un cocu.

PIERROT.

Adieu, adieu, je m'en vais; vous vou-

lez me tirer ici les vers du nez, mais je ne dis que ce que je veux bien qu'on sçache... Pardi je ne suis pas content de ma maîtresse, pour la première fois elle me fait trop attendre... Cela n'est pas bien.

ARLEQUIN.

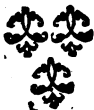
Le drôle de sot : tu ne sçais donc pas, mon ami, que c'est toujours aux amoureux à prendre le devant ?

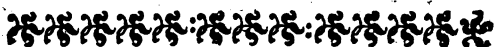
PIERROT.}

Bon, bon, je suis bien aise que vous me disiez cela ; je suivrai votre avis : adieu.

ARLEQUIN.

Me voilà débarrassé d'un maître sot ; amusons-nous à voir les foux, en attendant l'heure de rejoindre mon maître... On ouvre... En voici un qui ne débute pas mal.





SCENE III.

UN PROCUREUR , ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

C'Est sans doute le Doyen des fous,
divertissons-nous un peu de sa fi-
gure.

LE PROCUREUR.

AIR. (*Des fraises.*)

Ma femme , ma femme , ma femme.

ARLEQUIN.

C'est un cocu en titre d'office , il en a
l'habit , il parle de sa femme avec cole-
re , je suis au fait de son mal... Qui
êtes vous , mon bon homme ?

LE PROCUREUR.

AIR. [*Ma raison s'en va grand train.*]

Je suis un vieux Procureur ,
Plein de bon sens , plein d'honneur ;
Mais un Clerc maudit
Partage mon lit ,
Et m'enleve ma femme ,

Morbleu je creve de dépit,

Prenant Arlequin pour sa femme.

Ah ! je vous tiens , Madame ,

Ah, ah !

Ah ! je vous tiens , Madame.

ARLEQUIN.

En voilà bien d'une autre , il me prend pour sa femme ; c'étoit apparemment une jolie brune . . . Faisons mine de donner dans son sens . . . Eh bien , mon cher petit mari , tu m'en veux donc pour une bagatelle . . . Me voilà , de quoi te plains-tu ? Tu sçais bien que je t'ay toujours regardé comme mon petit bouchon.

LE PROCUREUR.

Ah ! perfide , peux-tu me trahir ainsi ? où trouveras-tu un homme plus galant , plus aimable , plus ragoutant ? Tu sçais que je t'adore.

ARLEQUIN.

Il m'adore , voilà des sentimens furieusement tendres pour un Procureur.

LE PROCUREUR *furieux.*

Je suis cocu , tout Paris le sçait ; ve

442 LES PETITES
geance , mes confreres , vengeance.

AIR. (*Aux armes, camarades.*)

Aux armes , camarades ,
Vengez-moi , vengez-vous ,
Tous Procureurs sont coucous ;
Aux armes , camarades ,
L'affront est commun entre nous.

Prenant Arlequin pour son Clerc.

Ah ! je te tiens , maudit Clerc.

AIR. [*Du Prévôt des Marchands.*]

C'est toi qui m'as mis sur le front ;
Ce que tant de bons Bourgeois ont ,
Tu n'échaperas point , j'en jure.

Le prenant pour sa femme , & se radou-
cissant.

Viens , je te pardonne , mon cœur ;
Va , pour supporter cette injure ,
Il suffit d'être Procureur.

ARLEQUIN.

Le drôle de fou ; voici sur ma parole
un cocu à qui les cornes n'ont point pouf-
fé comme il faut , elles lui ont fêlé le cer-
veau.

LE PROCUREUR.

AIR. (*Que j'estime , mon cher voisin.*)

Allons , courons vite au Palais.

Il jette Arlequin bas.

ARLEQUIN *se relevant.*

Que le Diable t'emporte.

LE PROCUREUR.

On frappe , c'est pour un procès,

Clerc , qu'on aille à la porte.

ARLEQUIN.

Peste soit de l'extravagant ; il a pris sans doute mon nez pour le loquet de la porte. Ohimé , voilà un Procureur qui des Petites Maisons va m'envoyer aux Invalides.

LE PROCUREUR *courant.*

Au guet , au guet , au guet ; ma femme descend par la fenêtre ; un Abbé l'attend pour la mener au bal ; voilà le fiacre , je le tiens.

Il prend Arlequin au collet.

ARLEQUIN.

Fiacre toi-même.

Prenant encore Arlequin pour sa femme.

Ah! je te tiens, pour le coup, je vais t'étrangler, carogne, tu ne me feras plus affront de ta vie.

ARLEQUIN.

Au secours, misericorde, parbleu je suis bien malheureux d'avoir un si beau teint, ce vieux fou-là me prend toujours pour sa femme; peste soit de la beauté, elle m'est bien à charge aujourd'hui.

LE PROCUREUR.

Je vais rentrer chez moi, & baricader toutes les portes, elle ne pourra pas rentrer que je ne la voye; nous verrons beau jeu, je suis verd, je suis verd.

Il sort.

ARLEQUIN.

Grace au ciel, me voilà hors des griffes de ce maudit cornard-là.

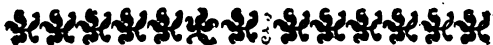
AIR. (*Non je ne ferai pas, &c.*)

Si de tous les cocus qui sont en cette Ville
La jalouse fureur troubloit ainsi la bile,
Paris,

Paris , ce grand Paris, où vous & moi vivons ,

Seroit avant deux jours les Petites Maisons.

Voilà un pauvre Procureur dont la folie est des mieux étoffée . . . Mais quelle est cette vieille antiquaille ? . . Sa folie paroît marquée au bon coin.



SCENE IV.

UNE COMTESSE IMAGINAIRE,
ARLEQUIN.

LA COMTESSE

Bonjour , Marquis.

ARLEQUIN.

Moi , Marquis , elle me prend apparemment pour son chien.

LA COMTESSE.

L'aimable Gentilhomme !

ARLEQUIN.

Moi Gentilhomme ! Oh parbleu celle-cy est bien folle, de prendre pour un Gen-

Tome IX.

P P

l'homme un garçon qui de pere en fils,
sans interruption, compte, vingt-deux La-
quais dans sa famille . . . Peut-on sçavoir
Madame, qui vous êtes ? Vous n'êtes pas
folle, sans doute ?

LA COMTESSE.

Moi folle, moi folle, le plaisant visage,
moi folle !

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Je suis une jeune Comtesse,
Mes yeux font naître la tendresse,
Mes traits sont formez par l'amour :
Cupidon me prend pour sa mere,
J'attends en ces lieux le retour
D'un amant fidele & sincere.

ARLEQUIN.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent.

LA COMTESSE.

AIR. (II) *Laissons-nous charmer.*)

C'est toi, mon mignon,
C'est toi, mon trognon,
Que je sens de plaisirs !
Comble mes desirs,
Paye mon amour

D'un tendre retour ;
Viens , je suis hors de moi ,
Lorsque je te voi ... *fin.*

Ta figure ,
Ta quarure ,
Ton teint délicat & frais ;
De ta flamme ,
Dans mon ame
Ont fait pour jamais ,
Passer tous les traits ;
C'est toi , mon mignon ... *au mot fin.*

Ah ! mon fils , je me meurs ,
De tes appas vainqueurs
Je sens en ce moment tous les charmes ,
Vois mes larmes ,
Rends les armes ;
Que tes doux efforts
Flattent mes transports ;
C'est toi , mon mignon ... *au mot fin.*

ARLEQUIN.

Que le Diable t'emporte avec tes ca-
resses ; je gagerois , au caractere de cette
folle-là , qu'elle n'a jamais été sage ...
Comme elle me regarde !

LES PETITES

LA COMTESSE.

AIR. [*De mon lanla.*]

De mes titres de noblesse
Je veux te parer, mon cœur.

ARLEQUIN.

J'en suis indigne, Comtesse,
Non, ce seroit trop d'honneur,
Pour mon lanla, landerirette,
Pour mon, &c.

LA COMTESSE.

Petit brunet, tu me plais, je te mange
des yeux, il faut que je t'avale.

ARLEQUIN.

Doucement, s'il vous plaît, Madame,
je vous causerois une indigestion, je suis
trop coriace.

LA COMTESSE.

Qu'il est joli, qu'il est gentil,
Il ressemble à son pere,
On diroit que c'est lui.

ARLEQUIN.

Elle a ma foi raison, le visage de mon

pere & le mien ont été jettés dans le même moule.

LA COMTESSE.

AIR. (*J'ai du mirliton.*)

Comme un vrai Roi de cocagne,
Tu vivras dans mes Châteaux.

ARLEQUIN.

Vos Châteaux font en Espagne.

LA COMTESSE.

Ah ! sois sensible à mes maux.

Comptant de l'argent.

J'ai du mirliton, &c.

ARLEQUIN.

Comme elle roule la prune ; voilà sur ma parole, une Comtesse des premières noblesses du rempart, elle a bien le goût du terroir.

LA COMTESSE.

AIR. (4) *Jupin de grand matin.*)

Veux-tu jusqu'au Japon

Aller sans façon,

Avec moi, mon mignon ?

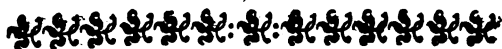
P p üj

Sous mes Loix ,
 J'y compte vingt Rois ;
 Dans ce beau séjour
 Je veux tenir ma Cour ;
 Le Monomotapa
 Est près de-là ,
 J'y regne à mon gogo
 Comme à Congo ,
 L'Empereur du Tunquin
 Est mon cousin ,
 Et j'ai le Roi Maroquin
 Pour parain ;
 J'ai dans tous les climats
 De grands Etats ;
 Pour regner avec moi ,
 Reçois ma foi ,
 Je suis Comtesse , enfin ,
 Je veux demain
 Te donner la main :
 Allons , allons , allons à la guinguette ,
 allons.

Elle sort.

ARLEQUIN.

Voilà une folie bien pommée... Mais
 quel est ce comique personnage ?



SCENE V.

UN CALOTIN, ARLEQUIN.

LE CALOTIN.

JE suis Momus , que me veux-tu ?

ARLEQUIN.

Celui-ci est fou dans toutes les regles.
Sa folie est au titre.

LE CALOTIN.

AIR. (Je ne suis né ni Roi ni Prince.)

Je suis le Dieu de la Marote ,

Au Régiment de la Calotte ,

Seul je dispense les Brevets ;

Si tu prétends y prendre place ,

Fais preuve ici de quelques faits ;

A personne je ne fais grace.

ARLEQUIN.

Monseigneur Momus , je vous remercie
pour moi ; mais mon maître mérite bien
cet honneur , il est en état de faire ses
preuves.

J'ai dans Paris vingt mille Secretaires ;
mes Registres tout vastes qu'ils sont , sont
déjà remplis.

ARLEQUIN.

Je le crois , vous devez avoir bien des
pratiques , les hommes sont plus fous que
jamais.

LE CALOTIN.

Je te fais Greffier du Regiment.

ARLEQUIN.

Oh, je m'acquitterai à merveille de cet-
te commission ; j'ai fait mon apprentissage
sous un maître qui ne m'a jamais dicté que
des folies , depuis que je suis à son ser-
vice.

LE CALOTIN.

Silence, je vais composer trois Brevets
importans ; écris.

ARLEQUIN.

Comme il me regarde ! Oh parbleu la
folie de ce drôle-là est originale.

LE CALOTIN.

AIR. (*Sens dessus dessous, &c.*)

Mon nom vole jusques aux cieux... *bis.*
 Par tout on connoit mes ayeux... *bis.*
 J'ai sçû commencer ma carrière.
 Sens dessus dessous, sens devant derriere,
 Mon bien culbute mes jaloux,
 Sens devant derriere, sens dessus dessous.

ARLEQUIN.

Ne seroit-ce pas-là un demi sçavant
 dont quelque fortune imprévûë auroit
 détraqué la cervelle ?

LE CALOTIN *en colere.*

AIR. (*Du Confiteor.*)

Que vient faire ici ce maraut ?

ARLEQUIN.

Je suis Greffier de votre Empire.

LE CALOTIN.

Sors de mon Palais, & bien-tôt...;

Vite que chacun se retire...;

Que fait ici ce vil frotteur ?

454 LES PETITES

ARLEQUIN *le battant.*

Je vais te froter de bon cœur.

LE CALOTIN *fierement.*

C'en est fait, je suis Poète.

ARLEQUIN.

Oh pour cela oui, car je viens de t'en
expedier le Brevet.

LE CALOTIN *extasié.*

Je vois Pegase... Il me caresse avec
sa queue... M'y voilà... à *Arlequin*...
Ah mon cher, ton Brevet est achevé...
Hola, mes gens, grand feu... Grande
chère... Grand vin... Je suis riche...
Je te prie à dîner... Qui es-tu?... Sors
d'ici... Au revoir... Je vais au Café
donner des Regles de prononciation
aux Scavans de la premiere Classe.

ARLEQUIN,

Peste soit du fou & de son galimathia
chimerique.

LE CALOTIN *gayment.*

AIR: [*Des Trembleurs d'Isis.*]

Viens, nous allons voir la fille,

Veux-tu jouer au quadrille,
Ou bien à la brisquambille,
Je suis grand-joueur en tout.

ARLEQUIN.

Il est gaillard & burlesque,
Il a la mine grotesque,
Sa figure Romanesque
Met mon sérieux à bout.

LE CALOTIN, *gravement.**Il déclame.*

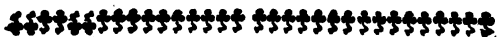
Le dessein en est pris, je pars, cher Thérémène ;
Et quitte pour jamais le séjour de Vincenne :
Ma flotte est sur le Nil, il mourra, c'en est fait ;
Pompée a sur ces bords attaqué Mahomet . . .
Que faites-vous, Seigneur . . . Ah charmante
Princesse,
Voyez couler mes pleurs . . . Je reviens de la
Grece,
Mes Vaisseaux sont au Port . . . Attends, cruel
Pyrus ;
Alexandre est ici l'esclave de Porus ;
Darius a vaincu le Roi de Macedoine . . .
Auriez-vous du tabac ou bien de la bétouine ?

Passons vite au Ballet, c'est un chef-
d'œuvre ; allons, Messieurs de l'Orques-

re , emportez - moi sçavamment cette brillante ouverture... Au passe-pied... Eh bien est-ce là du moderne... C'est Lulli tout craché... Dansons... Ah quelle legereté... Hola Gardes qu'on le saisisse... *Il sort gravement.*

ARLEQUIN.

Ah qu'il est fou, qu'il est fou.. Sa tête est le rendez-vous de tous les rats de l'Univers.



SCENE VI.

ARLEQUIN, UNE FOLLE
EN GUERRIERE.

LA GUERRIERE.

A Cheval , à cheval , à cheval.

ARLEQUIN.

A qui diable en veut celui-ci ? C'est une femme travestie ; elle est jolie , ma foi... Voilà une folle avec laquelle il y auroit plaisir de n'être pas sage.

L.A.

MAISONS.

457

LA GUERRIERE.

AIR. (*J'entends déjà le bruit des armes.*)

J'entends déjà le bruit des armes,
Entends-tu ronfler le canon ?
Cher amant, tu verses des larmes,
Mais il faut partir tout de bon ;
L'amour a pour toi mille charmes,
Mais l'amour n'est qu'un franc poltron ;

ARLEQUIN.

Voilà une femelle qui ne se mouche pas du pied... La peste... Elle m'a l'air d'avoir déjà fait bien des hommes pour son Régiment.

LA GUERRIERE.

Allons, camarade, il faut prendre parti ; viens boire à la santé du Roy.

ARLEQUIN.

A qui vous adressez-vous, Monsieur ? vous feriez un fort mauvais present au Roi... Je n'ai pas de cœur, & n'en aurai jamais, je suis poltron pour la vie.

LES PETITES
LA GUERRIERE.

AIR. (21) *Pan pan pan , la poudre prend.*)

Par un seul regard de mes yeux ,
J'anime le moins vigoureux ;
Quand le soldat que j'encourage ,
Veut tirer son coup , il fait rage ,
Pan pan pan , la poudre prend ,
Tout est en feu dans un instant.

ARLEQUIN.

Quelle dégourdie ! ... On voit bien
qu'elle a du service.

LA GUERRIERE.

Allons vite, qu'on ouvre la tranchée ,
& que le pistolet à la main on escalade les
murailles.

ARLEQUIN.

Tudieu quelle Sauteuse ! ... Oh ma
foi , Monsieur le Capitaine , je ne suis
point d'humeur à sauter au son d'une pa-
reille symphonie ... Elle est drôle , ma
foi , il faut qu'elle ait perdu l'esprit en li-
sant les vieilles Gazettes.

LA GUERRIERE.

AIR. (*Je ne suis né ni Roi ni Prince.*)

Au fameux siege de Pharfale

Le formidable Bucéphale
 Perit par un coup de canon ;
 Je lisois hier les Mémoires
 Du fils des quatre fils Aymon.

ARLEQUIN.

Ele aime les grandes hiffoires.

LA GUERRIERE.

AIR. [*A la façon de Barbari.*]

Viens, Alexandre mon mignon ,
 Cléopatre t'adore.

ARLEQUIN *riant.*

Moi je fuis Alexandre , bon.

LA GUERRIERE.

Quelle ardeur me dévore !
 Je vais passer le Rubicon.

ARLEQUIN.

La faridondaine , la faridondon.

LA GUERRIERE.

Et brûler le Miffiffipy.

ARLEQUIN.

Beribi,

A la façon de Barbari , mon ami.

Qq ij

460 LES PETITES

LA GUERRIERE *l'épée à la main.*

AIR. (*Morguienne de vous.*)

Lâche Ravisseur ,
Rends-nous Angelique.

ARLEQUIN.

Oh imé ! la peur
Me donne la colique ,
Morguienne de vous ,
Quelle femme , quel homme ,
Morguienne de vous ,
Quel Diable êtes-vous.

Renguainez , Madame , renguainez ,
je n'entends rien à l'espadon. Je ne sçais
que la pointe ; voulez-vous voir mon
jeu ?

LA GUERRIERE.

Elle déclame.

Paroissez Navarrois , Maures & Castillans ,
Et tout ce que l'Espagne a produit de vaillans :
Que vois-je ! encore un Maure , il faut que je
l'immole ,
N'épargnons pas son sang.

ARLEQUIN.

Peste soit de la folle.

Elle me perd de vûë.

LA GUERRIERE.

Il fuit, mais pour l'avoïr,
Je descendrai morbleu jusqu'au sombre ma-
noir.

Elle sort.

ARLEQUIN.

Misericorde, encore un fou, oh à la
fin je le deviendrai aussi à force de faire
la belle conversation avec eux.



SCENE VII.

UN PAYSAN, ARLEQUIN.

LE PAYSAN.

EH bien, vians-tu me donner des
nouvelles de ma femme? parlés,
morgué je suis las de croquer ici le mar-
mot, tandis qu'un autre en fait ses choux
gras.

ARLEQUIN.

En voilà encore un qui ne me paroît
pas plus content de sa femme que le Pro-
cureur de tantôt; on a bien raison de dire

Qq iij

que les femmes nous font tourner l'esprit. Ecoutons ce fou-là.

LE PAYSAN.

Morgué si je fis fous, c'est d'avoir pris une femme.

ARLEQUIN.

N'ai-je pas deviné la cause de son mal ? Oh ! les femmes ne vaudront jamais rien. Mon ami, y a-t-il long-tems que tu as un appartement ici ?

LE PAYSAN.

Palsanguienne oüi; si j'avois fait emplette d'une femme moins friande, on ne me feroit pas accroire que je fis fou.

ARLEQUIN.

J'entends, il a eu le sort de ceux qui ont de belles femmes; on lui a cherché querelle.

LE PAYSAN.

Il faut que j'aye bian du guignon; encore si on s'étoit contenté de me bouter des cornes, j'aurois fait comme bian d'autres, j'aurois pris patience, & je m'y ferois peut-être accoutumé; mais morgué

MAISONS. 463

on veut avoir ma femme à gogo, & parce que je sonne queuque chose qui ne plaît pas à ces Diabes d'Escogriffes qui s'en sont emparez, ils disont comme ça que je fis fou, & je ne trouve personne qui soit assez sage pour voir qu'ils en ont tretous menti.

ARLEQUIN.

Voici parbleu un fou qui ne l'est pas.

LE PAYSAN.

Morgué je le fis moins que vous : reverence parler, je ne serois pas ici, si j'avois moins de cœur, & que comme ces gros Messieurs de Paris, je laississe en ma présence, frotter le grouin de notre femme. Oh ventrebille, ils n'ont pas trouvé leur miché; je ne fis qu'un Fermier de Campagne, mais je ne fis pas si claude qu'un Bourgeois.

ARLEQUIN.

Voilà une sagesse naturelle qui me charme; ta femme étoit-elle jolie?

LE PAYSAN.

Si elle étoit jolie, la belle demande! c'est tout justement sa beauté qui m'a

brouillé avec le Seigneur dont dont j'étois le Fermier. Je m'appercevois de tout leur tripotage, il venoit cheux-nous sans sujet ; des Fermiers ne frayont ordinairement avec des Seigneurs que pour leur bailler de l'argent ; oh le nôtre y venoit moins pour de l'argent que pour autre chose ; il lorgnoit amoureusement la face de notre femme, la carogne rouloit les prunelles comme une chatte, alle badinoit avec son chapiau, ses gands & ses autres bravoures, & li badinoit avec son collier, & tout ce qui s'ensuit ; oh Dame tout ça me déplaisoit ; je li gourmai la gueule, le Seigneur le fçut, il me cherchit noise sur un compte, moi je l'y manquis de respect, & comme il ne pouvoit pas me faire passer pour un fripon, il me fit enfermer ici comme fou ; vla sans tant de préambule toute mon histoire.

ARLEQUIN.

Elle est triste, & ta femme que dit-elle à tout cela ?

LE PAYSAN.

Bon, ma coquine de femme & son galand se gobergeont de moi ; ils me font cocu tout à leur aise.

ARLEQUIN.

Il faut plaider , mon ami , on te rendra justice.

LE PAYSAN.

Plaider , bon , est-ce qu'on écoute les fous en Justice ? je perdray mon procès , si je me plains ; tenez , je commence à connoître toute la manoeuvre. Si vous avez une jolie femme qui sente queuque chose pour queuque gros Seigneur , c'est assez pour vous faire faire une querelle d'Allemand , on vous baille le tort , & vous payez bravement les pots cassez.

ARLEQUIN.

Est-ce une payfane que tu as épousée ?

LE PAYSAN.

Non , morgué , dont j'enrage ; car les payfanes ne levont pas la crete si effrontément que les filles de Paris ; il faut que je vous conte l'histoire de mon mariage. Un jour en passant par la rue S. Denis , j'avisis dans une boutique une fille dont l'œil fripon me gressillit toute la fressure ; je devins sec comme une late ; morgué je m'enhardis , je la demandis de but en

blanc à son pere, c'étoit un gros Marchand de Barriaux de Fer, qui aimoit mieux la boutre en ménage avec un riche manant qu'avec un Gentilhomme gueux; il me l'accordit, je l'épousis, je l'emmenis cheux-nous; j'étois si amoureux que je boutis tout par écuelle, & pour récompense de toutes les signifiances d'amour que je lui baillis, alle me plantit une belle & bonne paire de cornes. Que dites-vous de tout cela?

ARLEQUIN.

Eh mais, je dis qu'elle en agit avec toi, comme si elle eût épousé un Parisien; mais après tout il faut te consoler, tu n'es pas le seul qui sois coëffé à la mode.

LE PAYSAN.

Le bel avis, je sçais bian morgué, que je ne sis pas le seul qui sois cocu; mais il n'étoit pas nécessaire de me boutre aux Petites Maisons par-dessus le marché.

ARLEQUIN.

Que veux-tu? c'est la loi du plus fort.

LE PAYSAN.

Cette Loi-là n'est pas juste, il faut l'a-

MAISONS. 467

bolir, & laisser le monde comme il est :
Adieu, je vais rentrer dans ma loge, je ne
fis pas assez fou, pour me plaire à la
compagnie de ceux qui le font plus que
moi.

ARLEQUIN.

Voilà sur ma parole un prétendu fou
qui m'apprend à vivre. Mariez-vous,
Messieurs les garçons, mariez-vous ;
pour moi, serviteur au mariage, & à ceux
qui ont la démangeaison d'en tâter tout à
fait, les malheurs des autres m'ont rendu
sage... Mais j'apperçois mon Maître, le
voici sur ses Terres ; il mériteroit bien un
logement dans ce Château-ci... Qu'il
a l'air égaré!



SCENE VIII.

LEANDRE, ARLEQUIN.

LEANDRE.

JE ne puis plus te cacher mon secret,
mon cher Arlequin ; je suis amoureux
de la plus aimable de toutes les filles, &
c'est dans ces murs qu'elle est renfer-
mée.

ARLEQUIN.

Quoi, mon Maître, vous aimez une folle ! Oh cela ne me surprend point. Vous m'avez toujours dit que vous n'épouseriez jamais que votre semblable.

LEANDRE.

Ecoute-moi, mon cher, & tu verras que la personne que j'adore n'est rien moins qu'une insensée : elle est d'une des premières maisons du Royaume, nous nous aimâmes tous deux dès notre plus tendre jeunesse ; sa famille ennemie mortelle de la mienne, a juré de s'opposer à mon bonheur. Leonore pour éviter de donner la main à l'époux qu'on lui propose, & qu'elle ne peut souffrir, a feint d'être folle, on la tient enfermée ici, elle y est avec distinction, sa famille est au désespoir de cet accident. La belle joie son rôle à merveille ; depuis six mois qu'elle est ici nous nous voyons, sans qu'on ait rien découvert de notre intelligence ; comme je ne vois point jour à surmonter la haine que sa famille a conçue pour moi, j'ai résolu de m'assurer la possession de Leonore par un enlèvement. Pourrois-tu me servir, mon cher Arlequin ? je te devrai

devrai mon bonheur : vois , mon garçon ,
je n'espere plus qu'en toi.

ARLEQUIN.

Y pensez-vous , Monsieur , y pensez-vous ! vous êtes plus fou que tous les fous des Petites Maisons ensemble ; comment enlever une personne qu'enferment vingt ferrures , soixante verroux , & cent vingt clefs , & qu'observent sans cesse vingt femmes , dont une seule est aussi à craindre que Cerbere , puisque la tête d'une femme en vaut trois ! Non , Monsieur , non , cela ne se peut pas.

LEANDRE.

Quoi , tu voudrais me refuser , mon cher Arlequin ?

ARLEQUIN.

Quoi ? vous voudriez me faire pendre ; mon cher Maître ?

LEANDRE.

N'imagines-tu pas quelque moyen pour la tirer adroitement de cet horrible séjour ?

ARLEQUIN.

Non , Monsieur.

Tome IX.

R. r

LEANDRE.

Je suis mort, si tu n'as pitié de moi.

ARLEQUIN.

Mourez si vous voulez , pour moi j'aime à vivre; voyons pourtant... Oüi... Non... Sifait... cela ne se peut pas... Cela se peut... Vous vous moquez, vous dis-je... Attendez, Monsieur, il me vient une idée riante, la voici... Je ne vois qu'un moyen sûr pour vous unir à votre Maîtresse; faites-vous mettre aux Petites Maisons, vous êtes assez fou pour y être reçu sans avoir besoin de protections.

LEANDRE.

Peste soit de l'animal... De grace fais treve à tes plaisanteries... Elles sont presentement hors de saison.

ARLEQUIN.

Adieu, Monsieur.

LEANDRE;

Où vas-tu donc ?

ARLEQUIN:

Votre affaire est faite: combien y a-t-il

MAISONS.

471

à gagner ? ce soir votre Maîtresse vous appartient.

LEANDRE.

Cesse , te dis-je , de badiner.

ARLEQUIN.

Adieu , Monsieur.

LEANDRE.

Mais , dis-moi donc où tu vas ?

ARLEQUIN.

Faites tout préparer au logis , la vache est à nous.

LEANDRE.

Il me désole avec ses extravagances.

ARLEQUIN.

Ah que vous m'allez avoir d'obligations !

LEANDRE.

Explique - toi donc , si tu veux.

ARLEQUIN.

Ah que vous allez être aise !

LEANDRE.

Et comment , & pourquoi ?

R r ij

ARLEQUIN.

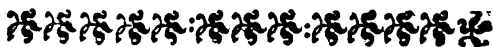
Vous me donnerez pour boire , au moins ; donnez-moi toujours des arrhes.

LEANDRE.

Qu'à cela ne tiemme , compte même sur une ample reconnoissance , mais au moins que je sçache ce que tu vas faire.

ARLEQUIN *gravement.*

Adieu , les grands hommes ne rendent jamais compte de leurs desseins.



SCENE IX.

LEANDRE *seul.*

ARLEQUIN me laisse dans une cruelle incertitude , je ne sçai trop si je dois compter sur les assurances qu'il me donne... C'est peut-être le garçon le plus fou que je connoisse... Mais je l'aime , on se fait aisément aux sottises d'un Valet pour qui l'on a du foi-

ble... Ah, ah! que veut dire ceci, voilà une plaisante démarche.

Plusieurs fous passent devant Leandre en marchant sur les mains & en faisant des tours de souplesse.

Les pauvres malheureux me font pitié... passez, passez, mes amis... Voilà une folie d'une espece toute nouvelle... Je commence à perdre patience... Que le ciel te confonde, miserable Arlequin... Ah ciel, que vois-je encore!



SCENE X.

LEANDRE, UNE FOLLE
ROMANESQUE, UN FOU
EN APOTICAIRE,

avec une seringue en main.

LA FOLLE à Leandre.

S Ecoutez-moi, Monsieur, secourez-moi, je suis la femme du monde la plus raisonnable, & je suis poursuivie par le plus grand fou qui soit ici.

R r iij

AIR. (*Mon mari est à la taverne.*)

Je n'ai pas un grain de folie ,
 Et l'on me retient en ces lieux ;
 Je suis Princesse d'Italie ,
 J'ay des Rois Perfans pour ayeux ;
 Je suis belle & thacun m'admire ,
 Tallaritta , laritta , lalrire.

LEANDRE.

Elle est fort sage , il y paroît.

LEFOU à Leandre.

AIR. [*C'a que je te mette*]

C'a que je te donne
 Moi-même en personne ,
 C'a que je te donne
 Un clistere anodin ,
 Il est souverain ,
 Et le miel y foisonne ;
 C'a que je te donne
 Un Clistere anodin.

LEANDRE.

En voilà bien d'une autre avec son
 lavement : allez, mon ami, retirez-vous,
 je vous prie.

LA FOLLE *en montrant l'Apoticaire.*

Vous voyez bien ce Prince Turc ;
Seigneur ? il veut m'enlever pour me faire
la Souveraine de son Serail.

LEANDRE.

Voilà un joli Prince Turc . . . C'est
plûtôt l'Apoticaire du Serail.

LE FOU.

AIR. [*Des Trembleurs d'Isis.*]

Oùi, je suis Apoticaire,
J'ai l'air d'un homme de Guerre,
Hypocrate étoit mon pere ;
J'ai de merveilleux secrets,
J'ai guéri de la jaunisse
Des treize Cantons de Suisse ;
Je sçai plus d'un exercice :
Qu'on m'apporte mes fleurets.

Déclamant. *Il parle à la folle.*

Tu n'échapperas point, infidele Roxane,
En vain le Grand Mogol t'attend dans la Tar-
tane ;
Qu'il tremble, mon rival, son trépas est cer-
tain,
Ou reçois à l'instant ce sceptre de ma main.

LA FOLLE à genoux à Leandre?

AIR. (*Ne m'entendez-vous pas ?*)

J'embrasse vos genoux,
O Prince magnanime !
Me faites-vous un crime
De n'adorer que vous ?
J'embrasse vos genoux.

LE FOU à Leandra.

AIR. (*Laire la, laire lanlaire.*)

Je te tiens, perfide Rival,
Je vais te punir, déloyal
Car je suis Bacha du grand Caire ;
Laire la-, laire lanlaire,
Laire la, laire lanla.

Il prend Leandre au collet.

LEANDRE.

Il m'étrangle... Que le Diable tem-
porte.

Il jette le fou à terre.

LE FOU *se relevant à la folle.*

Il déclame.

N'allons pas plus avant, mon aimable pouponne,

Je ne me soutiens plus , la force m'abandonne.

LA FOLLE à *Leandre.*

Dançons le nouveau cotillon ,

Tremoussez-vous vite , tremoussez-vous
donc.



SCENE XI.

UNE FOLLE POETE,
LES ACTEURS PRECEDENS.

LA FOLLE POETE.

VISTE, vite, du papier, de l'encre, des plumes, il faut que j'accouche tout à l'heure d'une Comedie en cinq Actes... La fièvre des Vers me tient... Apollon m'agite... Ah le voilà, *en regardant l'Apoticaire*... Il tient sa lyre... Il l'accorde pour moi.

A I R. (*N'y a pas de mal à ça.*)

Une tragedie ,

Un grand Opera ,

Une Comedie ,

Je fais tout cela ;

N'y a pas de mal à ça ,

N'y a pas de mal à ça .

478 LES PETITES

AIR. (*Quand le péril est agréable.*)

L'Imprimeur avec moi sans cesse
Travaille les jours & les nuits ;
Qu'il est doux à l'âge où je suis ,
De se voir sous la presse !

AIR. (*Flon flon.*)

Mes couplets & mon style
Ont le tour poliffon ,
J'aime le vaudeville ,
Sur-tout le Mirliton ;
Et flon-flon flon ,
Larira dondaine ;
Flon flon flon ,
Larira dondon.

LE FOU à cette folle.

Ah Fanchon , je vous vois , je vous aime ;
Si je vous ay , je vous aimerais tant ;
Ne rebutez point un amant ,
Qui sent son moulin tique tique taque ;
Qui sent son moulin taqueter.

LA FOLLE ROMANESQUE.

AIR. (*Les petits valent bien les grands.*)

Tu me quittes donc, inconstant ,
Après m'avoir fait si souvent

L'aveu de ta flamme discrete !

LE FOU *montrant la jeune folle.*

La friponne a plus d'agrémens ;

Les petits tourelourirette

Valent bien les grands !

LA FOLLE POETE *déclamant.*

Connois tous mes talens , je suis pour la satyre,
Je rime à toutes mains, crains mon sçavant délire.

Gayement.

Il me faut un bel esprit ,

Pour me , pour me , pour me remettre ;

Il me faut un bel esprit ,

Pour me remettre en appetit.

Elle déclame.

J'ai connu la Fontaine , & ses contes badins
Sont de moi ; je sçais tout , mes talens sont divins.

Je fais quand j'ai la fièvre , une pièce en trois
Actes ,

Avec le Dieu des Vers ma muse a fait des pactes.

Je me connois à tout , j'adore mes écrits ;

Quand on me lit des Vers , je dis avec mépris,

Comme vla qu'est fait ,
Comme vla qu'est fait.

LES TROIS FOUS *se prenant par la main.*

Allons nous-en gens de la nôce ,
Allons nous-en chacun chez nous.



SCENE XII.

LEANDRE, UNE JEUNE
ENFANT.

LEANDRE.

QUE me veut cette jeune enfant ?
qu'elle est aimable, & quel domma-
ge qu'elle soit folle !

LA JEUNE ENFANT.

Que dites-vous, Monsieur , que dites-
vous ?

LEANDRE.

Sa folie ne paroît pas traitable.

LA JEUNE ENFANT.

Je pense , Monsieur , que vous me
croyez folle ; oh , s'il vous plaît , pensez
tout differemment ; c'est plûtôt ma mere
qui

qui doit passer pour telle ; elle m'amene ici pour voir les fous , un certain Abbé qu'elle ne hait pas l'y rencontre , il lui propose la colation , elle l'accepte , crac , les voilà partis sans s'appercevoir que je ne suis point avec eux ; en verité cet Abbé-là lui fait tout oublier ; je crois même qu'elle ne se ressouvient pas de mon cher pere quand elle est avec cet homme-là.

LEANDRE.

Voilà une petite fille qui ne manque pas de bon sens. . . Voyons pourtant jusqu'au bout ; car il y a des folies bien trompeuses . . . Eh bien , ma poulette , qu'allez-vous faire ?

LA JEUNE ENFANT.

Je prétends m'en aller chez nous . . . Mais si j'y trouve mon cher pere , mon arrivée gâtera tout ; car en me voyant seule , il ne manquera pas de me dire , Nanette , où est votre mere ? que lui répondre , s'il vous plaît ? . . Je suis fort embarrassée . . . Je ne veux pourtant pas rester ici. Allez . . . Ma chere mere avoit bien affaire de me perdre.

LEANDRE.

En effet , votre mere est bien imprudente.

LA JEUNE ENFANT.

Elle ne l'est pas tant que vous pensez, elle sçait bien que je ne suis plus une morveuse à qui on en fait accroire... Que sçais-je moi si je ne la gessois pas... Si j'aimois quelqu'un , je serois bien aise d'être seule avec lui.

LEANDRE.

Voilà une enfant qui parle assez à cœur ouvert , il y a du plaisir à l'entendre , son ingénuité me charme.

LA JEUNE ENFANT.

Eh bien , Monsieur , me croyez-vous folle à présent ?

LEANDRE.

Non , en verité , ma belle Reine!

LA JEUNE ENFANT.

Adieu , il se fait tard , je vais chez une des bonnes amies de ma chere mere , qui loge à deux pas d'ici ; c'est une femme

chez qui elle reçoit les visites qui ne plaisent point à mon cher pere... Elle sera sans doute là avec Mr l'Abbé... Adieu.



SCENE XIII.

ARLEQUIN, LEANDRE,
LEONORE.

ARLEQUIN.

R Ejouïſſez-vous, Monsieur, réjouïſſez-vous. J'ai trompé la vigilance des Dragons femelles qui s'oppoſoient à vos deſirs, & je remets entre vos mains la jolie toïſon que vous ſouhaitiés avec tant d'ardeur... Elle eſt charmante, ma foi, vous n'êtes pas de mauvais goût; je m'accommoderois bien d'une pareille toïſon, la couleur m'en plaît.

LEANDRE.

Ah! charmante Leonore, mon cœur ne peut ſuffire à vous exprimer ſon raviſſement; eſt-il bien vrai que je poſſede aujourd'hui ce qui fait depuis ſi long-tems l'objet de tous mes ſoupirs & de tous mes vœux?

S i j

ARLEQUIN.

Faut-il que vous touchiez les choses au doigt pour en croire vos yeux?.. Que les amoureux sont drôles ! quand ils sont amans, ils ne croient jamais leurs Maîtresses où elles sont; sont-ils maris, ils croient toujours leurs femmes par tout où elles ne sont pas.

LEONORE.

Oublions nos peines, mon cher Leandre, & que notre amour, dont rien n'a pû ébranler la constance, soit pour nous aujourd'hui la source des plaisirs les plus parfaits. Le hazard nous fit connoître l'un à l'autre, nos cœurs se sont liés par une douce sympathie, c'est à l'Hymen à couronner en ce moment l'ouvrage de l'amour; ne differons pas davantage à nous unir pour jamais; vous avez reçu mon cœur, il vous reste à recevoir ma main, la voici, êtes-vous content ?

ARLEQUIN.

Oh, mon maître n'est pas de ceux qui se plaignent que la mariée est trop belle.

LEANDRE.

Aimable Leonore, c'est avec plaisir

MAISONS. 485

que je vous retrouve aussi constante que belle ; unissons-nous , & quand l'amour aura comblé nos vœux , nous travaillerons de concert à obtenir le consentement de vos parens & des miens.

ARLEQUIN.

Oh , il n'y a rien à dire , ils font les choses dans les regles ; on appelle cela faire les sommations respectueuses quand le mariage est consommé.

LEANDRE.

A present que tout répond à mes vœux , ne puis-je apprendre de quel stratagème tu t'es servi , pour enlever l'aimable Leonore.

ARLEQUIN.

Les momens sont précieux , nous sommes en pays ennemi , éloignons-nous au plus vite de ce séjour affreux , un changement d'habits a fait l'affaire ; il sera facile de vous expliquer le reste quand nous serons tous trois en lieu de sûreté . . . Allez au plutôt où l'amour vous appelle ; voici l'heure de la recreation des fous , Leonore pourroit être reconnue , sortons.

Sfij

486 LES PETITES
DIVERTISSEMENT.

*Des fous de toute espece arrivent par
troupes , & forment des danses extrava-
gantes.*

UN FOU chante.

AIR. [58] De M. Dornel.]

La Folie

Nous convie ,

Rassemblons-nous ;

El'e s'apprête

Pour cette Fête ;

Vivent les fous . . . *fin.*

CHOEUR DES FOUS.

La Folie , &c. . . *au mot fin.*

LE FOU.

La musique

La plus lyrique ,

La plus patétique ,

La plus chromatique

Est de son ressort ;

De sa critique

L'auteur tragique ,

L'auteur comique

Attendent leur sort.

CHOEUR DES FOUS.

La folie , &c. , *au mot fin.*

VAUDEVILLE. [59] De M. Travenol.]

I.

Vous riez de notre délire ,
 Estes-vous plus sensez que nous ?
 N'en croyez rien , vous êtes plus fous ;
 Lire lire lire , olire olire ,
 Car vous nous faites rire.

II.

La folie a dans son Empire
 Des sujets moins timbrés que nous ;
 Riez , riez , vous êtes des fous ;
 Lire lire lire , olire olire ,
 Car vous nous faites rire.

III.

Apollon au son de sa lyre ,
 A rendu bien des esprits fous ;
 Riez , auteurs , vous radotez tous ;
 Lire lire lire , olire olire ,
 Car vous nous faites rire.

IV.

Un petit collet qui s'admire ,
 Prétend rendre un mari jaloux ;
 Abbé , mari , vous êtes deux fous ;
 Lire lire lire , olire olire ,
 Car vous nous faites rire.

V.

Vous auteurs nez pour la faryre,
Du bâton vous fêntez les coups,
Rimeurs mordans, vous êtes des fous ;
Lire lire lire, olire olire,
Car vous nous faites rire.

VI.

AU PUBLIC.

Vous remplissez la tirelire
De ceux que vous croyez des fous,
Vous êtes fous cent fois plus que nous ;
Lire lire lire, olire olire,
Car vous nous faites rire.

F I N.

